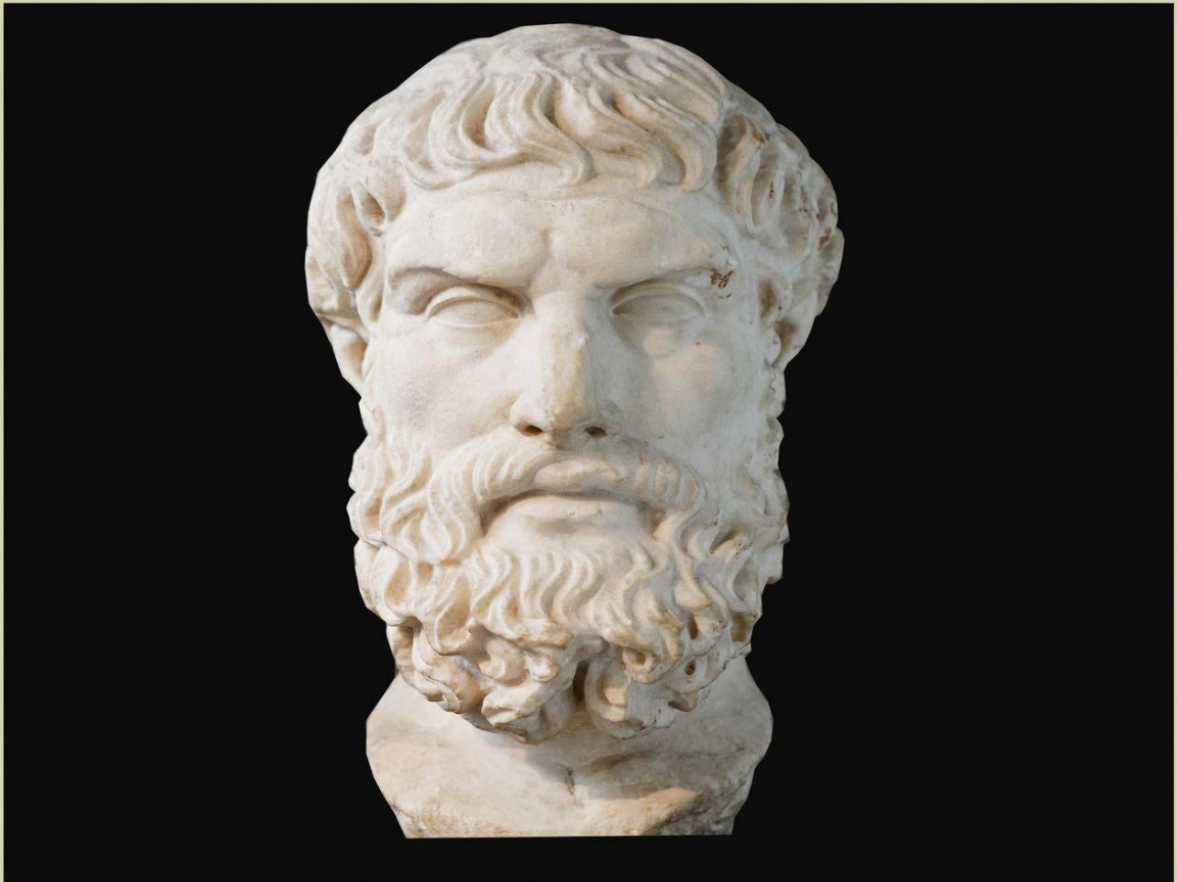
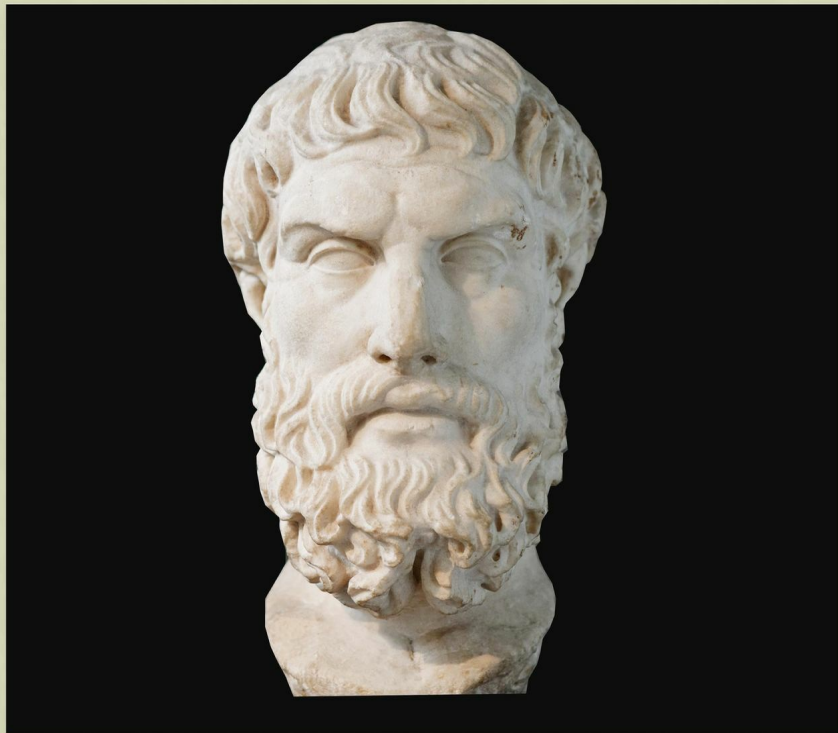


Épicure



Œuvres majeures

Épicure



Œuvres majeures

Arvensa 
EDITIONS

ARVENSA ÉDITIONS

La référence des éditions numériques des œuvres classiques en langue française



Bénéficiez d'offres privilégiées en vous abonnant à notre lettre d'actualité. Vous serez informé des mises à jour de cette édition et de nos nouvelles publications :

[Je m'inscris >](#)

Ou rendez-vous sur notre site internet :

www.arvensa.com

ISBN : 9791027307807

©®Arvensa Editions

NOTE DE L'ÉDITEUR

L'objectif des Éditions Arvensa est de vous faire connaître les œuvres des plus grands auteurs de la littérature classique en langue française à un prix abordable, tout en vous fournissant la meilleure expérience de lecture sur votre liseuse.

Si, malgré tout le soin que nous avons apporté à cet ouvrage, vous notiez quelques erreurs, nous vous serions très reconnaissants de nous les signaler en écrivant à notre service qualité :

servicequalite@arvensa.com

Pour toutes autres demandes, contactez :

editions@arvensa.com

Nos publications sont régulièrement enrichies et mises à jour. Si vous souhaitez en être informé, nous vous invitons à vous inscrire sur le site

www.arvensa.com

Nous remercions aussi tous nos lecteurs qui manifestent leur enthousiasme en l'exprimant à travers leurs commentaires.

Nous vous souhaitons une bonne lecture.

ARVENSA ÉDITIONS

ÉPICURE : ŒUVRES



1

LISTE DES TITRES

ARVENSA ÉDITIONS
NOTE DE L'ÉDITEUR

INTRODUCTION

LETTRE À PYTHOCLÈS

Introduction

Épître à Pythoclès

LETTRE À MÉNÉCÉE

Introduction

Lettre

LETTRE À HÉRODOTE

Introduction

Lettre

LETTRE À IDOMÉNÉE

Introduction

Lettre

MAXIMES CAPITALES

Introduction

Les maximes

TESTAMENT

Introduction

Testament

ÉPICURE par Diogène Laërce

Introduction

Épître à Hérodote, salut.

Épître à Pythoclès, salut.

Épître à Ménécée, salut.

Axiomes fondamentaux

ÉPICURE, SON ÉPOQUE, SA RELIGION, D'APRÈS DE RÉCENTS TRAVAUX

Droysen, l'Hellénisme, traduction française, sous la direction de M. Bouché-Leclercq.

II Guyau, la Morale d'Epicure, 3e édition.

III Mayor, Traité de la nature des dieux, de Cicéron, édition avec notes.

IV Usener, Epicurea.

V

VI

NOTES



INTRODUCTION

[Retour à la liste des œuvres](#)

Pour toutes remarques ou suggestions :

editions@arvensa.com

Ou rendez-vous sur :

www.arvensa.com

Épicure est né à Athènes en 342 ou 341 avant J.C, sept ans après la mort de Platon. Peu de temps après sa naissance, ses parents s'établirent comme colons dans l'île de Samos. Le petit champ qu'ils reçurent ne suffisant pas à leur entretien, le père tint une école, et la mère alla de maison en maison, chez les petites gens, faire des sacrifices et réciter des formules de purification, afin d'attirer sur sa clientèle la bénédiction des dieux. Son fils, dit-on, l'accompagnait dans ses tournées et l'aidait dans ses pratiques. Si le fait est vrai, il permet de comprendre comment est né chez Épicure l'aversion qu'il garda toute sa vie pour la religion.

Dès l'âge de quatorze ans, il se mit à philosopher. Un passage où le poète Hésiode déclare qu'au commencement était le chaos, frappa le jeune homme, préoccupé déjà sans doute de l'importance qu'a le hasard dans le monde. Il réclama de son professeur de lettres des explications que celui-ci ne put lui fournir, et ce fut le point de départ de ses méditations.

Il fut d'abord maître d'école à Mytilène de Lesbos, puis à Lampsaque, ville d'Asie Mineure sur l'Hellespont. Les ouvrages de Démocrite, qu'il vint à lire, le confirmèrent dans ses opinions. Vers les dernières années du IV^e siècle, il s'établit définitivement à Athènes, où il vécut dans la retraite. Il y enseigna sa doctrine jusqu'à sa mort, qui survint en 270.

Il n'y a peut-être pas d'homme de combat qui ait soulevé tant de passions que ce penseur modeste. Plus heureux ou plus habile qu'Anaxagore et que Socrate, il ne fut ni exilé comme le premier, ni mis à mort comme le second. Mais on se vengea sur sa mémoire. À en croire d'obscurs stoïciens, dont les propos sont rapportés dans la vie du philosophe rédigée par Diogène de Laërte, il fut un plagiaire, un libertin, un débauché, un vil flatteur des puissants.

En même temps qu'il soulevait ces haines parmi ses adversaires, il était vénéré comme un sage par ses amis et ses disciples ; on peut dire sans exagération qu'il prit dans leur esprit la place des dieux, dont il avait pour eux détruit le prestige ; Lucrèce ne fait qu'exprimer le sentiment commun à tous les Épicuriens en s'écriant : « Celui-là fut un dieu, oui, un dieu, qui a pu trouver cette règle de vie qui porte aujourd'hui le nom de Sagesse, et, par la vertu de ses préceptes, tirer le genre humain de l'agitation et des ténèbres, pour l'établir dans un abri si tranquille sous une lumière si pure . » Le maître eut des disciples, on devrait dire des fidèles innombrables ; Diogène dit que les villes pouvaient à peine les contenir ; et ces disciples se transmirent à la fois la doctrine et le culte du maître jusqu'au IV^e siècle après Jésus-Christ, pendant près de sept cents ans ;

C'est le sort commun de ceux qui touchent à la religion, soit pour la renouveler, soit même comme Épicure pour la détruire, de susciter, en même temps que la haine des uns, l'admiration passionnée des autres.

Fût-il, comme on l'en a accusé, un plagiaire ? C'est à Démocrite assurément qu'il emprunta sa physique ; mais les deux autres parties de sa philosophie lui appartiennent en propre ; la manière dont il écrit semble justifier la prétention qu'il eut de s'être instruit tout seul.

Fût-il un débauché et un libertin, lui qui disait :

« Je suis plus avancé que mon ami Métrodore ; je n'ai besoin pour vivre que d'une demi-obole, tandis qu'il lui faut encore une obole entière ? » Il buvait de l'eau et mangeait du pain bis ; il est vrai qu'il écrivit un jour à un de ses amis : « Envoie-moi un peu de fromage, afin que je puisse, si j'en ai envie, m'accorder un régal. »

Fût-il un flatteur des puissants, cet homme qui, aimant à vivre à l'écart du

vulgaire, en compagnie d'amis sûrs, ne voulut jamais accepter aucune charge dans l'État ? La vie rustique lui plaisait pour sa simplicité. À Athènes, il fut un des premiers à posséder un jardin dans l'intérieur des murs. Ce jardin, qui lui coûta quatre-vingts mines, il ne le quitta qu'à deux ou trois reprises, pour aller visiter les amis qu'il avait laissés en Ionie. Toutes les fois que l'Attique était troublée, les Épicuriens qui l'habitaient étaient assurés de trouver un asile chez le maître. Un demi-setier de vin leur suffisait, dit Dioclès, et leur breuvage ordinaire n'était que de l'eau. Tandis que dans la société pythagoricienne, comme dans la première société chrétienne, tous les biens étaient mis en commun, dans la société épicurienne, où l'on ne s'entraidait pas moins, chacun restait maître de ce qu'il possédait : « C'est une marque de défiance à l'égard de ses amis, disait Épicure, que d'exiger d'eux l'abandon de leurs biens : de vrais amis, sûrs de pouvoir compter les uns sur les autres, n'ont pas besoin de cette précaution. » Ses trois frères philosophaient avec lui. Des esclaves étaient admis à ses leçons. Métrodore, dès le jour où il le connut, ne le quitta plus ; cet ami dévoué mourut, avec le courage d'un homme qui sait que la mort n'est pas à craindre, sept ans avant Épicure, qui prit soin de ses deux enfants.

Pendant ses dernières minées, le philosophe souffrit d'une maladie cruelle, la gravelle. À la fin, la pierre qui s'était formée dans sa vessie, l'empêchant d'uriner, comme au bout de quatorze jours de douleurs aiguës, il sentait la fin approcher, il écrivit la lettre suivante à un de ses disciples, Idoménée ; « C'est au jour le plus heureux, au jour suprême de ma vie que je t'écris ceci. Le mal que ma vessie et mes reins me font souffrir est tel que rien ne peut s'ajouter à son intensité. Si aiguës que soient mes souffrances corporelles, elles sont compensées cependant par la joie de l'âme quo me fait éprouver le souvenir de ma doctrine et de mes découvertes. Je peux attendre de toi, si j'en crois les sentiments que depuis ta première enfance tu as montrés pour moi et pour la philosophie, que tu te fasses le protecteur des enfants de Métrodore. »

Après s'être acquitté de ce devoir envers son ami regretté, pour faire trêve un moment à ses souffrances, il se mit dans un bain chaud et but un peu de vin. Il eut ainsi la force de recommander à ses disciples présents de ne pas oublier ses préceptes, puis il expira.

Par le testament qu'il laissait, il affranchissait d'abord quatre esclaves initiés à sa doctrine, il prenait soin que les enfants de Métrodore fussent pourvus du nécessaire, et veillait à ce que sa philosophie continuât à être enseignée dans son jardin. Il prescrivait en même temps à ses disciples de se réunir aux jours anniversaires de sa naissance, pour prendre en commun un repas en mémoire de lui. « Le vingtième jour de la lune de chaque mois, ajoutait-il, on traitera tous ceux qui nous ont suivis dans la connaissance de la philosophie, afin qu'ils se souviennent de moi et de Métrodore. » Le sentiment de l'amitié, et le souci de sauver de cette seconde mort qu'est l'oubli sa personne et sa doctrine, sont les deux traits dominants du caractère d'Épicure. C'est parce qu'il connaissait notre faiblesse qu'il attachait tant de prix à l'acquisition d'amis fidèles ; c'est parce qu'il ne croyait pas à l'immortalité de l'âme, qu'il prenait tant de précautions pour que son œuvre du moins et le souvenir qu'il laissait ne fussent pas dispersés comme ses cendres.

Il y réussit : pendant sept siècles, son école eut régulièrement des chefs, qui veillèrent à ce que la doctrine ne subit aucune altération ; les disciples continuèrent, comme du vivant du maître, à apprendre par cœur sinon ses trois cents ouvrages, du moins les résumés qu'il avait laissés. La plupart portaient sur eux les *Maximes*, rédigées par Épicure lui-même ; tous se répétaient plusieurs fois par jour la formule

du quadruple remède ; « Le bien est aisé à atteindre, le mal facile à supporter ; les dieux ne sont pas redoutables, la mort n'a rien d'effrayant. » Aucune école ne fit preuve d'une telle docilité, d'une telle orthodoxie ; aussi l'histoire de l'école épicurienne se résume-t-elle dans celle de son fondateur ; en connaissant Épicure, on connaît tous les Épicuriens.

Diogène a raison d'estimer qu'un homme grossier et vulgaire n'eût jamais pu exercer une influence si profonde et si durable. Comment se fait-il cependant qu'il ait été l'objet de tant d'accusations ? Il niait l'intervention des dieux dans le monde et l'immortalité de l'âme : c'était supprimer, avec la crainte des dieux, de la mort et des supplices infernaux, les seuls motifs qu'ont bien des hommes pour se résigner à porter le fardeau de la vertu ; il est naturel que ceux-ci n'aient plus compris pourquoi Épicure, affranchi de toute religion, aurait pu continuer à aimer ses amis et à se conduire honnêtement ; il n'est pas étonnant qu'ils aient nié la vérité d'un fait que leurs préjugés les empêchaient de croire vraisemblable, Aujourd'hui on est unanime à reconnaître qu'Épicure fut calomnié. Mais beaucoup estiment que, s'il fut vertueux, ce ne fut pas grâce à sa doctrine, que ce fut en dépit d'elle ; qu'il fut sauvé de la vie sensuelle par sa nature délicate d'Athénien raffiné, mais que ses principes matérialistes devraient conduire à l'immoralité ceux qui les suivraient jusque dans leurs dernières conséquences. Cette opinion est-elle fondée ? est-il vrai qu'aucune règle de vie ne puisse être déduite du matérialisme, ou bien cette doctrine au contraire peut-elle légitimement aboutir à une morale ? dans ce dernier cas, quelle peut être cette morale ? La pensée contemporaine ne saurait se désintéresser de ces questions : car nombreux sont aujourd'hui ceux qui soutiennent, en se réclamant de la science moderne, la doctrine du matérialisme. Il arrive assez souvent que, dans la vie pratique, ces hommes sont passionnés pour autre chose que pour le plaisir ; la morale qu'ils reconnaissent lorsqu'ils se prennent d'enthousiasme pour le droit et la justice est-elle bien celle qui se déduit des principes qu'ils professent ? C'est ce qu'Épicure leur dira.

M. Renault / Arvensa Éditions



LETTRE À PYTHOCLÈS



Traduction : Octave Hamelin

[Retour à la liste des œuvres](#)

Pour toutes remarques ou suggestions :

editions@arvensa.com

Ou rendez-vous sur :

www.arvensa.com



2

Introduction

La *Lettre à Pythoclès* (Ἐπιστολή πρὸς Πυθοκλήν en grec ancien) est un texte d'Épicure consacré aux phénomènes astronomiques ainsi qu'aux météores ou phénomènes naturels tels que les cyclones ou la foudre.

Les hommes s'étonnent que le monde existe ; ils sont impuissants à trouver de ce fait aucune explication naturelle ; aussi en cherchent-ils la cause dans l'action d'êtres mystérieux et merveilleux, les dieux. La vraie manière d'anéantir la crainte des dieux est de fournir à l'esprit des hommes une explication naturelle de l'existence du monde.

Qu'il existent des choses, des corps, une matière, rien n'est plus aisé à comprendre ; il n'est pas nécessaire de faire appel à une prétendue création.

Il suffit de se rappeler que la matière est permanente, éternelle. Est-ce donc le mouvement de la matière, qui nous tiendra en suspens et nous fera soupçonner quelque mystère inquiétant ? Mais, suivant Épicure, le mouvement n'a rien qui doive nous étonner, puisqu'il s'explique bien simplement par deux causes dont nous avons l'expérience à chaque instant du jour ; d'une part, la pesanteur, que nous sommes habitués à retrouver agissante sur tous les corps que nous manions, sur les membres mêmes de notre propre corps ; d'autre part, la déclinaison, avec laquelle notre conscience intime nous familiarise à chacun de nos mouvements, à chacune de nos pensées.

Mais il y a dans la notion que nous avons du monde, autre chose que celle de matière et celle de mouvement. Monde s'oppose à chaos. La matière en mouvement peut bien expliquer l'existence d'un chaos, où, selon l'expression d'Anaxagore, tout est dans tout. Mais dans ce que nous appelons le monde, il n'y a pas de désordre ; chaque corps a des propriétés, une nature déterminée ; les corps semblables sont réunis dans la même région de l'espace, en haut les astres, au-dessous l'air ; les eaux sont rassemblées dans les creux de la terre ; de vastes mouvements périodiques s'accomplissent régulièrement ; les révolutions des astres, les marées, les saisons se succèdent d'une manière rythmée, harmonieuse ; à ce spectacle, nous tressaillons d'une émotion religieuse ; ces mouvements si vastes, qui s'accomplissent toujours dans le même ordre, comme s'ils obéissaient à quelque loi inconnue, nous semblent être les signes par lesquels une intelligence semblable à la nôtre, mais toute-puissante ; nous avertit de sa présence redoutable ; en devinant l'existence de cette pensée mystérieuse, nous nous sentons pénétrés à la fois de joie et de terreur, et c'en est fait de notre assurance, de notre tranquillité ; nous nous croyions seuls dans le monde ; le voisinage de ce compagnon énigmatique appelé Dieu, nous trouble et nous inquiète.

Avec une indulgence qui ne se lasse pas, Épicure entreprend encore de nous rassurer ; l'homme dans son ignorance n'est-il pas comme l'enfant dans les ténèbres qui s'épouvante et craint toutes sortes de fantômes ? Ce n'est plus maintenant l'existence des corps et du mouvement qui nous émeut, c'est l'harmonie, la beauté du monde. Épicure va nous en rendre compte de la manière la plus naturelle.

Écartons tout d'abord une hypothèse ridicule ; nous ne pouvons assurément pas admettre que les éléments se soient concertés, aient délibéré entre eux pour prendre enfin la résolution de se grouper et de se mouvoir dans un ordre déterminé. Il n'y a aucune conscience, aucune intelligence dans les atomes ; s'ils se meuvent, c'est par suite d'une contrainte extérieure, telle qu'un choc, ou par une nécessité interne, telle que la pesanteur, ou enfin spontanément, par pur hasard, c'est-à-dire par déclinaison. La matière ne poursuit aucune fin, n'a aucune idée directrice, est aussi étrangère que possible à ce que nous appelons la pensée.

Si l'on s'en tient aux certitudes d'Épicure, il faut donner raison au poète Hésiode et admettre que le premier effet de la déclinaison qui a précipité les atomes les uns sur les autres, a été de constituer non un monde, mais un chaos.

Lucrèce de même, à la suite d'Épicure, a montré que le chaos ne peut durer et que quelque organisation doit fatalement en sortir.

Une expérience familière fera comprendre comment l'ordre a pu résulter du chaos ; celle de la balle légère mêlée aux grains. Les atomes de même figure ou de figures correspondantes, se joignent, se juxtaposent, s'accrochent les uns aux autres.

C'est donc, pour Épicure, mécaniquement, et sans autre direction que celle de la Fortune aveugle, que se sont formés, que se forment encore aujourd'hui et ne cesseront pas de se former les mondes innombrables dans l'univers infini. Le hasard dispose d'un nombre infini d'atomes, d'un temps infini, d'un espace infini ; comment ne réussirait-il pas par ses seules forces à donner naissance à un monde où la vie et la pensée soient possibles ?

Épicure nous parle aussi des météores.

Par météores, il entend les phénomènes réguliers ou irréguliers qui s'accomplissent au-dessus de nos têtes, dans les espaces éloignés du ciel. Il comprend sous ce nom le lever et le coucher du soleil et des autres astres, les mouvements des planètes, la chute des étoiles filantes et des aérolithes, l'apparition des comètes ; puis les phénomènes que nous appelons proprement météorologiques, les vents, les orages avec la pluie, la neige, la grêle, la foudre et le tonnerre, l'arc-en-ciel, la rosée et même les tremblements de terre. Nous possédons sur les météores une longue lettre d'Épicure à son disciple Pythoclès ;

Épicure, n'est ni un savant, ni un rationaliste, Il ne se résoudra jamais à compromettre son bonheur intérieur par égard pour les principes et pour la vérité ; le bonheur dont il a l'expérience intime est pour lui une chose solide ; les principes et la vérité ne lui semblent être que des mots. Il refuse de se conformer à l'ordre de la nature, de se soumettre à la nécessité et de chercher son bonheur dans cette soumission. Il se refuse à voir la nécessité universelle, et se flatte d'y échapper en la riant.

M. Renault / Arvensa Éditions

Épicure à Pythoclès

Salut,

Cléon m'a apporté une lettre de toi. Tu m'y conserves tes sentiments amicaux, juste retour de l'intérêt que je prends à toi ; tu t'efforces, non sans succès, de t'y rappeler mes enseignements relatifs à la vie heureuse, et enfin tu m'y demandes de t'envoyer un exposé concis et peu volumineux de mes doctrines sur les phénomènes célestes, afin de t'en rendre le souvenir facile. Tu trouves en effet que mes autres écrits sur la question sont difficiles à retenir, bien que, dis-tu, tu les aies continuellement en main. J'ai, accueilli ta requête avec plaisir et j'ai conçu à ton égard d'heureuses espérances.

Aussi, puisque j'ai achevé d'écrire tout ce que j'ai cru nécessaire, je te fournis cet exposé sommaire que tu juges capable de servir à beaucoup d'autres que toi, à ceux principalement qui ne font encore que goûter à la véritable physique et à ceux qui sont pris trop profondément dans le cercle de quelqu'une des occupations courantes. Tâche donc de bien saisir ce qui va suivre, et, te l'étant mis dans la mémoire, parcours-le rapidement, ainsi que les autres parties de ma doctrine, dont j'ai fait part dans le petit abrégé envoyé à Hérodote.

Il faut commencer par se persuader qu'il en est des phénomènes célestes comme de tous les autres. La connaissance de ces phénomènes, qu'on les considère en connexion avec d'autres ou en eux-mêmes, ne peut avoir qu'un but, l'ataraxie et une ferme confiance.

Ensuite, il ne faut pas vouloir faire violence à l'impossible lui-même, ni demander que la théorie de ces phénomènes soit en tout semblable à la discussion des différents genres de vies ou aux solutions claires que comportent des problèmes physiques d'un autre ordre, comme par exemple que l'univers se compose exclusivement des corps et de l'essence intangible, que les éléments sont insécables, et autres choses du même genre, dans l'étude desquelles on ne peut rester d'accord avec les phénomènes que par l'adoption d'une explication unique et seule possible. Cela n'a point lieu pour les phénomènes célestes. On peut, en restant d'accord avec les sensations, assigner à leur production plusieurs causes possibles et attribuer à leur essence plusieurs déterminations. Il ne faut pas en effet construire la physique en partant d'axiomes vides et de décrets arbitraires : il faut admettre seulement ce que réclament les phénomènes.

Car ce qu'il nous faut désormais pour la vie, ce ne sont pas des théories sans raison et des opinions vaines, mais c'est vivre sans trouble. Or nous nous assurons une sérénité inébranlable au sujet des choses qui s'expliquent par plusieurs hypothèses également en accord avec les phénomènes, en laissant dûment subsister tout ce qu'on a dit de probable sur ces phénomènes. Que si, au contraire, on laisse subsister telle opinion et qu'on en rejette une autre qui s'accorde également avec les phénomènes, il est clair qu'on quitte le domaine de la physique pour tomber dans celui de la mythologie. Les phénomènes qui ont lieu près de nous et que nous

pouvons observer apportent des indices sur ceux qui s'accomplissent dans le ciel, et qui peuvent se produire de plusieurs manières.

On doit néanmoins observer l'aspect de chacun des phénomènes célestes et l'expliquer d'après ce qui s'y rattache, et dont on connaît déjà plusieurs manières possibles d'expliquer la production sans être contredit par les faits constatés près de nous.

Un monde consiste en une enveloppe céleste entourant les astres, la terre et tous les phénomènes. Cette enveloppe découpée au sein de l'infini se termine en une zone rare ou dense, dont la dissolution amènera la ruine de tout ce qu'elle contient ; et elle est soit animée d'un mouvement circulaire, soit arrêtée dans le repos. La forme en est ronde, triangulaire ou quelconque. Tous ces cas sont également possibles en effet : car cela n'est contredit par aucun phénomène de notre monde, dans lequel on ne peut pas apercevoir d'extrémité.

Il est aisé de comprendre qu'il y a une infinité de mondes tels que celui dont nous parlons, et qu'un monde de cette espèce peut se former soit au sein d'un monde, soit au sein d'un intermonde, mot qui nous sert à désigner un intervalle entre des mondes, cette formation d'un monde pouvant d'ailleurs avoir lieu même dans un espace en partie rempli, mais contenant beaucoup de vide, mais non pas, comme certains l'ont dit dans une vaste étendue de vide pur. La constitution d'un monde résulte de certains atomes appropriés qui ont afflué hors d'un monde ou d'un intermonde, ou bien hors de plusieurs mondes ou intermondes ; ces atomes, peu à peu, s'ajoutent les uns aux autres, s'organisent, vont même dans un autre lieu à l'occasion, reçoivent, jusqu'à l'achèvement du monde commencé, des courants d'atomes appropriés, et l'assemblage dure tant que ses fondements peuvent supporter les accroissements qui lui arrivent.

Car il ne suffit pas, pour produire un monde, qu'il se forme dans un lieu où un monde peut naître, c'est-à-dire, comme on prétend, dans le vide, un rassemblement d'atomes et un tourbillon, cet assemblage s'accroissant sous la seule loi de la nécessité, jusqu'à ce qu'il aille en heurter un autre. Cette opinion d'un de ceux qu'on appelle « physiciens » est en contradiction avec les phénomènes.

Le soleil, la lune et les autres astres n'ont pas préexisté au monde où plus tard ils se seraient seulement trouvés compris : leur formation ne date que du commencement même du monde, et ils ont crû à la faveur d'apports et de tourbillons de certaines substances aux parties subtiles, de la nature du souffle ou de celle du feu ou de la nature de l'un et de l'autre : car c'est là ce que suggère la sensation.

Quant à la grandeur du soleil, de la lune et des autres astres, elle est relativement à nous, telle qu'elle nous paraît être ; en soi, elle est plus grande, ou un peu plus petite que la grandeur perçue, ou enfin égale à celle-ci : car il en est ainsi pour la grandeur des feux que nous apercevons à distance sur la terre, lorsque nous venons à confronter les apparences avec la sensation que ces feux vus de près produisent en nous. Toute objection sur ce point peut se résoudre aisément pourvu qu'on s'attache aux faits évidents, et c'est ce que j'ai montré dans mon traité De la nature. Les levers et les couchers du soleil, de la lune et des autres astres peuvent en premier lieu se produire par des embrasements et des extinctions alternatifs, pourvu que les conditions du milieu ambiant en chacun des lieux soient telles que ce qu'on vient de dire puisse réellement se produire : car rien alors, dans les phénomènes, n'y contredit.

Les levers et les couchers peuvent encore être causés par l'émersion de l'astre au-dessus de la surface de la terre et par sa disparition ultérieure derrière un corps

interposé : car rien dans les phénomènes ne contredit cette explication non plus. Quant aux mouvements des astres, il n'est pas impossible qu'ils aient lieu soit par suite d'un tourbillon qui emporterait tout le ciel, soit, le ciel restant immobile, par suite d'un tourbillon à eux propre, engendré par la nécessité dès l'origine, à la naissance du monde, quand ils se levèrent dans le ciel.

Le mouvement des astres peut encore s'expliquer par leur chaleur extrême qui fait que le feu qu'ils portent faisant toujours des progrès, ils sont entraînés d'un lieu au suivant pour atteindre de la matière combustible. Les reculs du soleil et de la lune peuvent avoir lieu soit par suite d'une inclinaison du ciel se produisant nécessairement et à des époques fixes soit, aussi bien, par suite de courants d'air alternatifs ; soit encore parce que les deux astres brûlent, en s'avancant, la matière combustible qu'ils rencontrent, et s'arrêtent quand elle manque ; soit enfin parce que, dès le commencement du monde, ces deux astres ont été emportés dans le mouvement tournant d'un tourbillon qui leur fait décrire une hélice autour de la terre. Aucune de ces explications en effet n'est en désaccord avec les faits évidents, ni non plus les autres explications du même genre qu'on peut donner dès qu'on se résout, dans l'étude de phénomènes particuliers de cette espèce, à s'en tenir à ce qui est possible, ramenant chacun d'eux à s'accorder avec les phénomènes dans sa production, sans qu'on s'astreigne d'ailleurs aux artifices serviles des astronomes.

Le décours et le cours de la lune peuvent se produire soit par la révolution de ce corps céleste, soit aussi bien par des configurations que prendrait l'air ; soit encore par l'interposition d'un corps opaque ; soit enfin par quelque procédé que ce soit que nous suggèrent les phénomènes qui arrivent près de nous pour rendre compte des diverses formes prises par la lune : car il ne faut pas se prendre d'amour pour une explication unique et rejeter les autres sans raison, faute d'avoir considéré ce qu'il est possible et ce qu'il est impossible pour l'homme de connaître, en se laissant ainsi entraîner à prétendre connaître l'impossible. Quant à la lumière de la lune, il est possible qu'elle la tienne d'elle-même, possible aussi qu'elle la reçoive du soleil.

En effet, il y a sur la terre beaucoup de choses qui tiennent leur lumière d'elles-mêmes, beaucoup d'autres qui la reçoivent d'une source extérieure. Et, d'autre part, il n'y a rien dans les phénomènes célestes qui fasse obstacle soit à l'une soit à l'autre des hypothèses, si l'on a toujours en mémoire la méthode des explications multiples, et qu'on s'attache à considérer sur le même pied les hypothèses qu'elle requiert et les causes appropriées au lieu de se complaire à considérer les faits qui ne s'accordent pas avec chacune d'elles, et d'accumuler vainement ces difficultés de façon à tomber, à la suite d'une élimination, dans une explication unique, tantôt dans celle-ci, tantôt dans celle-là. Pour ce qui est de l'espèce de visage que l'on voit dans la lune, cette apparence peut résulter soit de la nature différente des diverses parties de la lune, soit de l'interposition d'un corps entre la lune et nous, soit de toute autre circonstance parmi celles dont on peut s'aviser en restant d'accord avec les phénomènes.

Car telle est la méthode qu'il ne faut jamais abandonner quand il s'agit des phénomènes célestes. Si, en effet, on se met une fois dans ce domaine, en contradiction avec ce qui est évident, jamais on ne pourra participer à l'ataraxie véritable.

Les éclipses du soleil et de la lune peuvent avoir lieu soit par suite de l'extinction de ces astres, ainsi qu'on le constate dans certains phénomènes terrestres ; soit ensuite, par l'interposition, entre ces astres et nous, de la terre ou de quelque autre corps opaque comme elle. C'est ainsi qu'il faut considérer sur le même pied les unes

et les autres des explications spéciales, sans perdre de vue que le concours simultané de plusieurs n'est pas impossible.

Quant à l'ordre régulier des saisons et des phases de la lune, il faut le prendre tel qu'il est par comparaison avec la régularité qu'on observe sur la terre dans certains phénomènes ; et il ne faut nullement, pour rendre compte de cette régularité, faire appel à la nature divine. Ne la chargeons pas de fonctions et conservons-lui toute sa béatitude. Car si nous ne faisons pas ainsi, la recherche des causes des phénomènes célestes deviendra vaine tout entière : c'est ce qui est déjà arrivé à plusieurs qui, au lieu de s'attacher à la seule méthode possible, sont tombés dans les opinions vaines, parce qu'ils ont pensé que les phénomènes célestes ne pouvaient recevoir qu'une explication unique, rejetant toutes les autres explications qu'on pouvait concevoir comme possibles, et mettant ainsi la pensée en présence de quelque chose qu'elle ne peut pas saisir ; parce qu'enfin ces hommes étaient incapables d'embrasser d'un seul regard l'ensemble des phénomènes terrestres divers qu'il faut prendre au même titre comme points de départ d'inférences sur les phénomènes célestes.

L'inégalité des jours et des nuits peut être produite soit par la rapidité des mouvements du soleil au-dessus de la terre et par une lenteur qui succède à cette rapidité, soit parce que la longueur des espaces à parcourir est variable et que le soleil parcourt certains d'entre eux plus rapidement, d'autres plus lentement, ainsi que nous le voyons arriver pour certaines choses sur la terre, sorte de phénomènes avec lesquels il faut mettre d'accord ce qu'on avance sur les phénomènes célestes. Ceux qui choisissent une explication unique se mettent en contradiction avec les phénomènes et ils se privent du seul genre d'explication que l'homme puisse atteindre.

Les signes annonciateurs du temps peuvent se produire soit en vertu de coïncidences, de même qu'il y a coïncidence entre l'état de la température et les migrations de certains des animaux visibles près de nous ; soit par suite d'altérations et de changements imprimés à l'air. Car ces deux explications sont également compatibles avec les phénomènes ; mais il est impossible d'apercevoir dans quel cas la causalité opère selon l'une ou l'autre d'entre elles.

Les nuages peuvent se produire et se rassembler, soit par suite de condensations de l'air, déterminées par les vents, soit par suite de l'enlacement de certains atomes aptes à s'accrocher les uns aux autres et à former ainsi des nuages, soit par suite de la réunion de certains courants émanés de la terre et des eaux ; enfin la formation des nuages peut encore avoir lieu de beaucoup d'autres manières. Quand ils sont formés, l'eau qu'ils répandent peut provenir soit d'une pression mutuelle des nuages, soit d'une altération survenue en eux.

La pluie peut encore provenir du choc contre les nuages de certains vents venus à travers l'air de lieux appropriés. Les ondées sont d'ailleurs plus violentes quand elles proviennent de certains amas de nuages aptes à répandre de telles ondées.

Le tonnerre peut se produire soit par suite du roulement à l'intérieur des nuages, ainsi que cela a lieu à l'intérieur de nos récipients, soit par suite du son grave que rend le feu venant à se condenser en souffle au sein des nuages, soit par suite de la déchirure et de la dispersion des nuages, soit par suite de froissements, de poussées, entre nuages ayant pris la consistance de la glace ; en un mot, les phénomènes nous suggèrent plusieurs explications de ce fait du tonnerre comme des autres.

Les éclairs, à leur tour, peuvent également se produire de plusieurs manières. Il se peut que, par suite du frottement et du choc mutuel des nuages, des corpuscules conformés pour donner du feu s'échappent et engendrent l'éclair. Il se peut que les

vents agissant comme des soufflets fassent jaillir hors des nuages des corps qui produisent la lueur en question. Il se peut encore que les vents ou la pression mutuelle des nuages expriment les éclairs du sein de ceux-ci. Il se peut que la lumière répandue par les astres se soit accumulée à l'intérieur des nuages et que le choc des autres nuages et du vent l'en fasse tomber tout d'un coup à travers les nuages. Il se peut que la partie la plus subtile de la lumière filtre à travers les nuages et se mette en mouvement. Il se peut que le vent s'enflamme en conséquence d'une translation rapide et d'une rotation très vive.

Il se peut que les nuages se déchirent sous l'action du vent et qu'il en tombe des atomes produisant du feu et prenant l'aspect de l'éclair. Il y a encore plusieurs autres explications possibles qu'on découvrira sans peine, pourvu qu'on se laisse guider par les phénomènes terrestres, et qu'on soit capable d'embrasser d'un regard l'ensemble des choses qu'on peut concevoir à leur ressemblance dans le ciel.

Que si l'éclair devance le tonnerre dans les orages, c'est parce que les corpuscules propres à produire l'éclair s'échappent des nuages aussitôt qu'ils ont été frappés par le vent, tandis que le vent ne produit le tonnerre qu'un peu après, en roulant à travers les nuages. C'est peut-être aussi que, l'éclair et le tonnerre tombant en même temps, l'éclair nous parvient avec plus de vitesse, tandis que le tonnerre va plus lentement ; car c'est ce que nous voyons arriver sur la terre pour certains corps que nous apercevons à distance frappant d'autres corps dont le son ne nous parvient qu'après. La foudre peut se produire par suite du rassemblement de beaucoup de vents, de leur tourbillonnement violent, de leur embrasement, de la brisure du courant dans l'une de ses parties et de la chute violente qui s'ensuit vers les lieux inférieurs, cette brisure ayant lieu parce que les lieux voisins sont rendus plus denses par la compression des nuages. La foudre peut encore se produire, de même que le tonnerre aussi, par la chute et le tourbillonnement du feu qui, devenu trop abondant, se condense en souffle, se trouve par-là plus fort, et brise les nuages, faute de pouvoir avancer une fois qu'il les a déjà poussés les uns contre les autres.

Il y a encore beaucoup d'autres explications possibles de la foudre. Qu'on tienne seulement le mythe à l'écart, et l'on y parviendra, pourvu qu'on se laisse conduire par les phénomènes dans les inférences sur les choses cachées.

Les cyclones peuvent être produits par un nuage qui sous la poussée d'un vent violent descend en forme de colonne vers les lieux inférieurs, est animé par le fait de ce vent d'un mouvement rotatoire, et subit en même temps une translation horizontale sous l'action d'un vent intérieur. Les cyclones peuvent encore être produits par un vent qui se forme en cercle et qui d'ailleurs est poussé d'en haut par un courant d'air. Ils peuvent enfin être produits par le cours abondant d'un vent qui ne peut s'écouler latéralement à cause de la condensation de l'air ambiant. Lorsque le cyclone descend sur la terre, il se forme un tourbillon ; lorsqu'il descend sur la mer, c'est un tournant d'eau.

Les tremblements de terre peuvent être produits par du vent enfermé dans la terre, lequel environne les petites masses de cette dernière et leur imprime un mouvement continu, ce qui provoque la secousse sismique.

Et ce vent est entré du dehors dans la terre, ou bien il provient de ce que l'air enfermé dans les cavernes souterraines a été transformé en vent par l'agitation qu'ont causée en lui, en s'affaissant, les parties de terre qui soutiennent la surface. Les tremblements de terre peuvent encore être produits par la propagation du mouvement causé par la chute d'une masse considérable de couches terrestres et par son rebondissement, lorsqu'elle s'est heurtée dans cette chute, contre des masses de

terre plus denses et plus solides qu'elle.

Ces agitations de la terre peuvent d'ailleurs s'expliquer par d'autres causes encore.

Les vents se produisent de temps en temps, en conséquence d'une altération de l'air lente et progressive. Les vents peuvent encore être produits par l'air qui sort de grandes masses d'eau. D'autres vents se produisent en conséquence de la chute d'un peu d'air dans les nombreuses cavernes de la terre et de sa distribution dans tous les sens. La grêle se forme par la congélation violente (de l'eau des nuages) environnés de tous côtés par des vents, cette eau gelée se fendant ensuite en parcelles. Elle peut aussi se former par la congélation moins violente d'éléments aqueux qui se trouvent environnés de souffles d'air, lesquels font deux choses à la fois, d'une part resserrant les éléments aqueux et, de l'autre, les séparant, pour arriver à ce double résultat que les éléments aqueux se congèlent en petites quantités séparées, et en consistance serrée.

Quant à la forme ronde de la grêle, il n'est pas impossible qu'elle résulte de l'émoussement de tous les angles, suite d'un long trajet dans l'air. Elle peut aussi résulter de ce que, lors de la constitution même de la grêle, une atmosphère aqueuse ou aériforme entoure, comme nous l'avons dit, chaque grêlon en le pressant uniformément de tous côtés.

La neige peut être formée par les gouttes de l'eau la plus subtile, filtrant à travers les portes des nuages qui répondent à leurs dimensions, lorsque les nuages convenables pour cela se trouvent pressés par les vents ; et les gouttes se congèlent ensuite dans leur chute à cause du refroidissement interne qu'elles subissent dans les régions situées au-dessous des nuages. La neige peut encore être produite par congélation au sein même de nuages d'une porosité uniforme, l'expulsion de la neige ayant lieu lorsque les parties aqueuses qui sont voisines dans un nuage se trouvent pressées les unes contre les autres.

Le frottement mutuel de deux nuages congelés peut encore faire jaillir et rebondir des amas de particules neigeuses. Il y a encore d'autres explications possibles de la neige.

La rosée se produit par le rassemblement, à partir de tous les points de l'air, des corpuscules capables de constituer cette sorte d'humidité ; elle peut encore se produire par l'élévation dans l'air de l'humidité que possèdent les lieux mouillés ou couverts d'eau, lieux où l'on voit surtout se former la rosée, puis par le rassemblement de ces éléments humides en un même point de façon à constituer une atmosphère humide, et enfin par la chute de cette humidité : car nous voyons souvent quelque chose de semblable à cela se produire dans ceux des phénomènes qui se passent sur la terre même.

Le givre ne se produit pas autrement que la rosée, des particules de rosée venant à subir une certaine espèce de congélation, parce qu'elles se trouvent entourées d'air froid.

La glace est produite par l'expulsion hors de l'eau des atomes de forme ronde, et par la réunion des atomes de figure inégale et anguleuse qui se trouvent dans l'eau. Elle peut aussi se produire parce que des atomes de cette dernière sorte viennent du dehors s'ajouter à l'eau et en provoquer la congélation, après avoir expulsé une certaine quantité d'atomes ronds.

L'arc-en-ciel se produit lorsque le soleil envoie sa lumière contre l'air chargé d'eau, ou encore par suite d'un mélange spécial de lumière et d'air, mélange qui forme toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ou qui forme seulement une de ces

couleurs ; alors, cette couleur rayonnant à son tour comme le soleil, les parties de l'air qui avoisinent prennent les couleurs que nous observons dans l'arc-en-ciel, parce que la première couleur envoie ses rayons sur les autres parties de l'arc.

Quant à l'aspect circulaire que présente l'arc-en-ciel, il est produit par le fait que notre œil le perçoit à des distances égales de toute part à partir de l'œil. Cet aspect peut encore être produit par le fait que les atomes qui sont dans l'air, ou ceux qui, dans les nuages, proviennent du même air, se rassemblent sous une forme telle que cet assemblage nous offre l'apparence d'un cercle. Les halos autour de la lune se produisent parce que l'air se trouve porté de toutes parts vers la lune, ou bien parce que les effluves issus de cet astre sont repoussés par l'air avec une intensité égale de toutes parts, en telle sorte qu'ils viennent se ranger autour de l'astre en un cercle nébuleux et qu'ils ne peuvent pas se disperser. Il est encore possible que l'air repousse de toutes parts avec une force égale l'air qui entoure la lune, de façon à disposer celui-ci circulairement autour de l'astre dans un certain état de condensation.

Les couronnes partielles autour de la lune proviennent d'un certain courant extérieur qui pousse violemment l'air contre l'astre, ou de ce que sa chaleur s'échappe par certains passages disposés de façon à produire l'apparence dont il s'agit.

Les comètes sont produites par des feux qui, de temps en temps, se forment et se nourrissent par un concours d'atomes appropriés en certains endroits du ciel. Elles peuvent encore être produites par un certain mouvement spécial que le ciel prend au-dessus de nous de telle sorte que des astres de ce genre font leur apparition. Peut-être aussi, à certaines époques et grâce à des circonstances favorables, ces astres eux-mêmes s'élancent-ils vers les lieux situés au-dessus de notre horizon, le ciel restant immobile. La disparition des comètes a lieu en vertu de causes opposées à celles de leur apparition.

Il y a des astres qui tournent toujours dans la même place (c'est-à-dire sans changer de position par rapport aux autres astres fixes). Or cela peut avoir lieu non seulement parce que la région des étoiles fixes serait, ainsi que certains l'ont soutenu, immobile, pendant que le reste du monde et la terre même tourneraient en face d'elle ; mais encore parce que tous les astres de cette région seraient emportés par un tourbillon circulaire où ils seraient enveloppés, et d'où, par conséquent, ils ne sauraient sortir dans aucune direction pour circuler hors de leur région et isolément comme les astres non fixes. Il peut encore se faire que les étoiles fixes conservent entre elles les mêmes situations parce qu'en avançant pour en sortir dans une direction quelconque, elles ne trouveraient plus, pour s'alimenter, la matière combustible qu'il leur faut et qu'elles trouvent dans leur siège. Et cela peut encore s'accomplir de beaucoup d'autres manières, pourvu qu'on soit capable de faire des inférences conformes aux phénomènes.

Il y a des astres dont la course est errante, s'il est vrai que leurs mouvements sont effectivement tels, et il y en a d'autres, qui tous en n'étant pas fixes, suivent du moins dans leur révolution une courbe régulière.

Or cela peut avoir lieu parce que les uns parmi les astres non fixes ont reçu, dès le commencement du monde, en vertu de nécessités naturelles, un mouvement circulaire tel qu'on le pouvait attendre d'un tourbillon astreint à décrire une courbe régulière, tandis que les autres ont été emportés par les tourbillons décrivant des courbes présentant certaines anomalies.

Il se peut encore que, si les astres non fixes sont portés par des courants d'air, les lieux où les uns se meuvent comportent des courants d'air qui exercent leur effort

suisant une courbe régulière et fassent toujours avancer l'astre vers le même but, le faisant brûler ainsi sous nos yeux le long d'une courbe régulière, tandis que les lieux où se meuvent les autres astres non fixes comportent des courants d'air dont les efforts s'exercent suivant des courbes qui présentent certaines anomalies, de façon à produire les changements de route que nous observons. Assigner à ces faits une cause unique, alors que les phénomènes nous suggèrent plusieurs causes possibles, c'est une preuve de folie et une impertinence de la part des zélateurs d'une astronomie vaine, qui invoquent des causes vides de sens en faisant intervenir les dieux, au lieu de les laisser libres de toute fonction comme l'exige leur nature.

Quant au fait que, parmi les astres non fixes, les uns sont laissés en arrière par les autres, il peut provenir de ce que quelques-uns d'entre eux sont emportés plus lentement que les autres, quoique suivant le même cercle ; il se peut aussi que les astres qui paraissent les plus lents aient à subir un mouvement contraire à leur mouvement principal, se trouvant repoussés par un tourbillon capable de produire cet effet ; il se peut enfin que parmi les astres non fixes, tous entraînés par le mouvement circulaire d'un même tourbillon, les uns, se mouvant plus loin du centre de la courbe décrite par ce tourbillon, parcourent une plus grande distance, tandis que les autres en parcourent une moindre étant plus rapprochés du centre. Donner du fait qui nous occupe une explication unique est bon à ceux qui veulent se faire passer aux yeux de la multitude pour des hommes prodigieux.

Les étoiles filantes peuvent provenir tantôt d'un frottement des nuages suivi d'une chute de feu là où le feu viendrait à se condenser en souffle, comme nous avons dit à propos des éclairs ; tantôt d'un rassemblement d'atomes propres à produire le feu, rassemblement convenable à l'accomplissement de cet effet et suivi d'un mouvement du feu selon la direction même dans laquelle il a été lancé par les directions composées des atomes réunis ; tantôt enfin d'un rassemblement de vents sous la forme d'une nuée épaisse, celle-ci venant à s'embraser en conséquence d'une rotation, puis le feu brisant ce qui l'enveloppe et se portant vers le lieu où il est lancé par les impulsions qu'il a subies. Et il y a encore d'autres procédés susceptibles de nous faire parvenir à ce même résultat, sans qu'on recoure au mythe.

Les signes annonciateurs du temps, qu'on tire du fait que certains animaux célestes ou constellations se lèvent en même temps que le soleil, n'ont lieu que par une coïncidence. Car les animaux célestes ne présentent rien en eux qui puisse déterminer la production du mauvais temps ; et d'autre part, il n'y a pas une nature divine qui s'occupe à observer les levers de ces animaux pour accomplir ensuite par sa puissance ce que ces signes annoncent.

Car il n'y a pas d'être animé quel qu'il soit, pour peu qu'il ait d'intelligence, qui tombe dans une folie assez grande pour se livrer à une pareille occupation ; bien moins encore, un être possédant la béatitude parfaite.

Rappelle-toi tout ce que je viens de te dire, Pythoclès. Par là en effet tu sortiras décidément de la mythologie et tu te rendras capable de saisir les autres choses du même genre que celles-ci. Toutefois, tu dis surtout te consacrer à méditer sur les principes des choses, sur l'infinité de l'univers et les questions de même ordre ; puis aussi sur les critères de la vérité et sur les affections, sans oublier le but en vue duquel nous avons étudié tout cela. Car ces vues d'ensemble te permettront de déterminer aisément les causes des faits particuliers. Mais ceux qui n'aimeront pas ces choses-là par-dessus tout, ceux-là ne comprendront jamais bien les questions dont il s'agit, et jamais ils n'acquerront ce qui est le but de l'étude qu'on en fait.

